

La Lettre à Émilie

René Barral

La Lettre
à Émilie



Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Bonheur de Lucia

© Centre France Livres SAS, 2018

De Borée

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0317-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À mon épouse, Anne-Marie

*L'homme a fait verser tous les droits
de son côté et tous les devoirs du côté
des femmes... Dans notre législation
telle qu'elle est, la femme ne possède pas,
elle n'este pas en justice, elle ne vote pas,
elle ne compte pas. Il y a des citoyens, il n'y a
pas de citoyennes. C'est là un état violent,
il faut que cela cesse.*

Lettre de Victor HUGO à Léon Richer, 1872

*Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
Paul VALÉRY, Le Cimetière marin*

Les Cévennes, octobre 1935

Le vent d'octobre se débattait là-haut, à la cime des arbres, avec de lourds claquements d'ailes et de brusques silences qui préparaient de nouvelles colères tandis que de larges navires d'ombres voguaient à toute vitesse au-dessus des serres, toutes voiles dehors. Ses rafales rageuses cornaient aux oreilles, faisant taire les sources et les sonnailles des troupeaux, et le soleil avait disparu. On ne voyait plus que la cavalcade des nuages qui se lançaient dans une folle course d'une rive à l'autre du ciel. On eut dit un temps de fin du monde. Lugubre.

Assis sur un tronc d'arbre, Martial Balmès ruminait de sombres pensées, songeant que ce n'était pas encore la disette, mais que l'hiver serait difficile à passer pour Émilie, son épouse, et lui-même. Il hocha la tête ; cette année était vraiment désastreuse. Cela avait commencé au début juillet avec l'accident de Julien, leur fils unique de dix ans, qui s'était

malencontreusement cassé la jambe en tombant de l'échelle alors qu'il cueillait des cerises. Ils avaient tout fait pour le faire soigner du mieux possible, dépensant pour cela leurs maigres économies. Malheureusement, cela s'était mal passé et le pauvre gamin était resté un peu boiteux, ce qui lui valait de cruels quolibets de ses camarades à l'école du village. Le médecin avait affirmé qu'une légère opération suffirait certainement à rétablir une marche normale. Mais comment payer l'hôpital ?

Puis le temps avait été exécrable jusqu'à l'automne. Ainsi, le mildiou et les doryphores avaient détruit la moitié de sa récolte de pommes de terre, sans parler des nombreuses pluies et de la grêle, venues aggraver la situation. Quant à sa petite vigne, plantée à grand-peine en défrichant deux traversiers à flanc de colline, elle avait été dévastée et, comble de malheur, faute d'argent, la saison des vendanges et des foins ayant été mauvaise, ils n'avaient pas pu acheter le cochon à engraisser que l'on tue en janvier et qui fournit un peu d'aisance pour toute l'année : les pâtés, le saucisson, le jambon et la couenne de lard qui parfume si bien la soupe.

Encore heureux, songea-t-il, qu'il reste les deux chèvres pour le lait et les fromages ainsi que le poulailler pour les œufs car, gorgée d'eau, pourrissant avant d'avoir mûri, la châtaigne elle-même refusait sa chair qui, souvent, assurait le seul repas du soir. Il soupira. Décidément, le sort s'acharnait et il ne lui restait que ses bras et son courage pour lutter contre l'adversité. Mais cela semblait ne pas suffire et la lassitude le gagnait dans ce combat qui paraissait sans espoir. Que faire ?

Un cri assourdi lui fit redresser la tête et il vit passer un corbeau tout éperdu, emporté dans une bourrasque, roulé comme une feuille morte. Il leva un poing rageur et poussa un juron de colère pour se soulager. Même ce salaud de Camplan, pour lequel il faisait des piquets de vigne au forfait dans cette jeune châtaigneraie, une *sarclière*, disait-on dans le pays, se moquait de lui. Cela faisait déjà deux mois qu'il trimait dur dans ce bois isolé, loin du village et difficile d'accès. La seule façon pour lui de gagner un peu d'argent en cette saison. Mais Camplan ne lui donnait que de maigres acomptes, arguant que les commandes se

faisaient rares, les campagnes étant gravement atteintes par la baisse des prix agricoles et, en particulier, dans le monde viticole.

— Mon pauvre Martial, lui disait-il avec son air de faux-cul, le vin se vend mal. On en produit déjà trop et on en importe d'Italie et d'Algérie, ce qui n'arrange rien. Alors beaucoup de petits vigneron abandonnent et se laissent attirer par les lumières des villes, où ils iront vivre misérablement en augmentant le nombre toujours plus grand de chômeurs. C'est pourquoi les commandes des piquets que tu fabriques diminuent.

Martial ignorait tout cela, mais il n'avait aucune confiance dans ce que racontait son patron. Ce qu'il savait, lui, c'était que Camplan venait de faire l'acquisition d'un camion neuf qui devait certainement coûter une fortune, alors qu'il avait prétendu, cet après-midi même, ne pouvoir lui donner que deux cents francs sur les cinq cent cinquante qu'il lui devait ! Or cette crapule exploitait également des charbonnières qui rapportaient gros. Aussi se méfiait-il de ce magouilleur. Mais comment pourrait-il payer ses dettes ? Il devait déjà trois loyers à

la mairie et Émilie disait qu'il faudrait acheter une veste chaude et des habits pour Julien qui avait beaucoup grandi depuis quelques mois. Sans parler des sous qu'il devait à son frère aîné, Fernand, qui avait la générosité de l'aider, à l'occasion.

Martial se dressa brusquement. Ressasser sans cesse ses problèmes était vain. Mieux valait profiter de la dernière heure de jour pour avancer encore un peu dans sa tâche. Il était résolu, la prochaine fois qu'il le verrait, à réclamer coûte que coûte à cette canaille de Camplan tout l'argent que celui-ci lui devait, sinon il finirait par le prendre par le col et lui ferait rendre gorge, de gré ou de force.

Il cracha dans ses mains, se saisit de sa hache et s'approcha d'une nouvelle *matte*, ces bouquets de baliveaux de six à sept mètres de haut que l'on abat régulièrement sans attendre qu'ils soient trop gros, et commença à couper. Le bois était tendre. Tous les deux ou trois coups de cognée habilement assenés, un arbuste tombait au sol. Quand il jugeait qu'une bonne épaulée gisait à terre, il prenait sa serpe, son *poudet* comme il l'appelait, pour les émonder

et les rassembler en tas, puis il les amenait au terre-plein qu'il s'était aménagé. Là, il sciait les tuteurs à quatre-vingts centimètres, comme le patron le voulait, avant de les poser sur un billot taillé à cet effet et de les refendre à l'aide d'un tranchoir. Il suffisait alors de constituer des paquets de quarante, selon le désir de Camplan. Le plus dur étant de transporter ensuite sa production sur son dos jusqu'à un chemin où une charrette pouvait accéder. Environ cinq cents mètres qu'il fallait grimper à travers les arbres en empruntant un sentier incertain et étroit, ce qui demandait beaucoup d'énergie.

Martial s'arrêta un instant de couper et sourit. Il venait de penser à Émilie. « Heureusement qu'elle est là », songea-t-il.

Il remerciait la chance d'avoir pu épouser sa promise de toujours. Enfants, déjà, ils allaient ensemble à l'école du Brusset depuis Ferrières, un hameau à deux kilomètres en aval. Ils vivaient maintenant dans ce même village. En avaient-ils fait, des courses folles à travers bois pour emprunter des raccourcis ! Des cabrioles et des parties de cache-cache aussi ! Sauf l'hiver, quand la nuit tombait vite, parce qu'Émilie avait

peur. Alors, il la prenait par la main, fier de la sentir rassurée.

Martial hocha la tête, attendri, songeant qu'en échange il ne manquait pas de lui demander de l'aider à faire ses devoirs, car Émilie, contrairement à lui, savait ses leçons par cœur et était invariablement la première de la classe, tandis que lui-même, élève médiocre, était plutôt de ceux qui sont régulièrement dans les dernières places.

Il soupira. En fait, durant toutes ces années, il n'y avait eu qu'un désaccord entre eux. Depuis leur plus jeune âge, ils étaient convenus, une fois pour toutes, qu'ils se marieraient. C'était leur secret, jalousement gardé. Mais quand ils parlaient de l'avenir, Émilie s'était découvert une obsession à l'approche de ses treize ans.

— Plus tard, quand nous serons grands, nous partirons du Brusset, lançait-elle souvent, farouche.

— Pour aller où ? demandait-il, effaré. On n'est pas bien, ici ?

— Oui, mais nous quitterons quand même ce pays.

— Et pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce qu'ici on étouffe. Il n'y a que des montagnes, et l'existence est trop dure, répondait-elle.

Alors il se rebellait, arguant que toute leur parenté, leur vie étaient au Brusset, à Ferrières, au cœur des Cévennes, là où ils connaissaient tout le monde. Mais Émilie s'entêtait.

— Peut-être, admettait-elle. Mais regarde ta mère et la mienne, elles sont comme toutes les femmes du pays. Leur sort est de se soumettre. Elles doivent toujours obéir au chef de famille et être exclusivement au service de leur foyer ; sans repos ni loisir, sans autre horizon que les enfants, la maison, le jardin et la messe le dimanche. Une existence de fourmi qui fait qu'à quarante ans elles sont déjà vieilles et s'habillent de noir. Comme si elles étaient en deuil de la vie !

Alors elle lui prenait le bras et le secouait.

— Tu m'emmèneras et on partira loin ! affirmait-elle.

Il soupirait, hésitant à répondre. Émilie avait de ces idées, parfois !